



**HAL**  
open science

## ”Cingler vers Mitylène : comment Lesbos devint la patrie des poétesses grecques”

Anne Debrosse

► **To cite this version:**

Anne Debrosse. ”Cingler vers Mitylène : comment Lesbos devint la patrie des poétesses grecques”. *Semitica et Classica*, 2013, 6, pp.61-71. 10.1484/J.SEC.1.103727 . hal-02507919

**HAL Id: hal-02507919**

**<https://hal.science/hal-02507919>**

Submitted on 28 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Debrosse

Article paru dans *Semitica & Classica*, Revue Internationale d'Études Orientales et Méditerranéennes, Brepols, vol. VI, 2013, p. 61-71.

## Cingler vers Mitylène : comment Lesbos devint la patrie des poétesses grecques

La réception des poétesses grecques est très marquée par une multitude de présupposés – ce qui est souvent le cas pour des groupes de femmes. Par exemple, si aujourd'hui Sappho fait indubitablement partie de la sphère grecque, dans l'Antiquité en revanche, les lignes de fracture sont plus compliquées que cela. Dimitrios Yatromanolakis<sup>1</sup> a montré que, pour certains Grecs, Sappho est avant tout une Orientale, avec tous les sous-entendus afférents. Cette distinction ancienne entre parties orientale et occidentale de la sphère grecque provient d'une cartographie subjective et hiérarchisante de la Grèce. L'existence de préjugés sur des compatriotes de l'Est ou du Sud, de la ville ou de la campagne, n'est pas neuve<sup>2</sup>. Par ailleurs, les poétesses grecques font l'objet d'une réception ambivalente : à côté d'une simple constatation de leurs qualités poétiques intrinsèques et de leur lien avec d'autres poètes, elles sont de plus en plus considérées dans leur ensemble, regroupées entre elles et ôtées du reste des poètes. Ce phénomène n'est pas très inattendu, car il est le fruit de la perception d'une différence essentielle entre le féminin et le masculin. Cependant, il est intéressant en ce qu'il conduit la réception à octroyer des origines géographiques reconstituées à ces autrices, de façon croissante au fil du temps. Les poétesses, fantasmatiquement réunies à Lesbos en souvenir de la première et de la plus célèbre d'entre elles, Sappho, sont happées par la périphérie orientale du monde grec. Le clivage sexué entre les poètes, obscurément ressenti comme artificiel, prend de la consistance en s'ancrant, en définitive, dans une réalité recomposée. Je vais tenter de démontrer les mécanismes de ce phénomène afin de comprendre pourquoi il s'est produit et quels en sont les ressorts (part de l'idéologie, part de la reproduction d'une idée courante...). Le premier axe de cet article s'attachera à montrer comment les poétesses grecques constituent dès une date ancienne un cas à

part. Le deuxième montrera en quoi cela est lié à leur « étrangeté » progressif. On privilégiera le spectre le plus large possible et allant de l'époque archaïque à l'aire byzantine, pour mesurer les évolutions de point de vue et leur ancrage dans les textes (littéraires, techniques, historiques...).

### ■ COMMENT LES POÉTESSES GRECQUES EN VINRENT À CONSTITUER UN CAS À PART

Entre l'époque archaïque et l'époque byzantine, un phénomène signe traditionnellement l'avènement d'une nouvelle aire culturelle : le passage du paganisme au christianisme. Le regard sur la culture classique est forcément modifié : elle devient, pour les Grecs, le reflet d'un âge d'or fantasmé et perdu, d'autant plus que, au cours du temps écoulé, les textes antiques ont largement disparu<sup>3</sup>. Les conséquences ne sont pas sans importance sur le processus qui mène à considérer les poétesses comme des figures de l'ailleurs. Certes, ceci vaut pour toute la littérature grecque la plus ancienne, qui porte les stigmates des partis pris culturels des dépositaires de la transmission. Par exemple, le moine Maxime Planude choisit au XIII<sup>e</sup> siècle de mettre en avant des poèmes à teneur morale et spirituelle et de gommer systématiquement les épigrammes érotiques dans son anthologie, source de notre *Anthologie grecque*. Ainsi, parmi les épigrammatistes de l'époque hellénistique, ceux qui passent à la postérité grâce à lui ne représentent pas l'ensemble du corpus. Cependant, les poétesses grecques représentent un cas particulier beaucoup plus spécifique.

En effet, l'éloignement notamment esthétique et moral provoqué par le changement de culture s'ajoute à un phénomène d'isolement plus ancien : les poétesses sont souvent enfermées dans leur féminité, conçue la

1. *Sappho in the making : the early reception* (Hellenic studies 28), Cambridge, Harvard University Press, 2007.  
2. Voir Ch. DELACAMPAGNE, *L'invention du racisme : Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1983 et B. ISAAC, *The invention of racism in classical antiquity*, Princeton, Princeton University Press, 2004.

3. Il ne me revient pas de trancher les débats sur la ou les époques de la disparition des textes. Certains, comme Camillo NERI (dans *Erinna : testimonianze e frammenti*, Bologna, Pàtron, 2003), proposent une date précoce : certains textes tout du moins commenceraient à devenir plus difficile d'accès dès le II<sup>e</sup> siècle après J.-C.

plupart du temps comme un caractère distinctif qui les extrait du reste des auteurs<sup>4</sup>. Leur exogénéité est sans cesse réaffirmée, par deux procédés : on les exclut ou on les cantonne entre elles. Ainsi, elles ont été écartées des concours musicaux et poétiques panhelléniques (jeux isthmiques, néméens, olympiques et pythiens) et même régionaux (les Dionysies) en raison de leur sexe<sup>5</sup> jusqu'à l'époque hellénistique. Mais, même au moment où les portes des grands concours s'ouvrent partiellement devant elles et où leur statut semble devenir moins problématique, leurs noms sont majoritairement regroupés dans des canons exclusivement féminins, sans être mêlés à ceux de leurs confrères<sup>6</sup>. Les femmes sont ainsi très souvent exclues du champ littéraire masculin et cantonnées dans une sphère féminine, quelle que soit l'époque – elles passent d'un statut marginal qui souligne leur isolement à une perspective d'ensemble qui les regroupe, ce qui ne les en isole pas moins. Leur regroupement a pour conséquence qu'elles sont l'objet soit d'une condamnation en bloc – comme chez Tatien qui, au II<sup>e</sup> siècle, les énumère en compagnie de prostituées et de femmes monstrueuses afin de rehausser par contraste les vertueuses chrétiennes – soit d'une louange commune – comme lorsqu'Eustathe de Thessalonique, au XII<sup>e</sup> siècle, énumère quelques poétesses pour montrer que les femmes peuvent être savantes et expertes en poésie à la fois.

4. Thèmes traités dans ma thèse, « *La souvenance et le désir* » : la réception des poétesses grecques dans l'Antiquité et aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (France et Italie), soutenue le 29/06/2012 à Paris-Sorbonne (dir. François Lecerle).

5. Voir A. BÉLIS, *Les musiciens dans l'Antiquité* (La vie quotidienne), Paris, Hachette, 1999, p. 52 sq. Les exemples de musiciennes qui ont participé à ces concours se placent tous entre le II<sup>e</sup> siècle avant et le I<sup>er</sup> siècle après J.-C. et même dans ces cas, il s'agissait de toute façon d'exceptions. Selon Plutarque (*Propos de table* 675a, dans *Œuvres morales*, 9, 2, texte établi et trad. par F. FUHRMANN [Collection des universités de France], Paris, Les Belles Lettres, 1978), Aristomachè, poétesse itinérante datant probablement de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., aurait même remporté deux fois la victoire aux jeux isthmiques pour la poésie épique.

6. Les marques de ce regroupement sont lisibles avant la domination romaine. Néanmoins le premier bouquet de poétesses apparaît dans la préface de Méléagre de Gadara (né *circa* 140, mort *circa* 60 avant J.-C.) à sa *Couronne*. Le regroupement le plus marquant historiquement est constitué dans une épigramme d'Antipater de Thessalonique, au I<sup>er</sup> s. de notre ère (AG IX 26), qui compare neuf poétesses devenues canoniques aux neuf Muses.

Sappho est *a priori* la poétesse la moins sujette à l'exclusion<sup>7</sup>. Elle est très souvent mise en relation avec des poètes et fait partie de certaines listes de grands poètes. Ainsi, elle apparaît dans les deux épigrammes qui regroupent les neuf grands poètes lyriques dans l'*Anthologie grecque*<sup>8</sup>. Cependant, il arrive souvent qu'elle soit placée en marge en raison de son appartenance au sexe féminin. Par exemple, dans l'une de ces deux épigrammes (IX 571), Sappho, qui apparaît en dernier dans l'énumération, est extraite du groupe des poètes pour être portée au nombre des Muses : Ἀνδρῶν δ' οὐκ ἐνάτη Σαπφῶ πέλεν, ἀλλ' ἐρατειναῖς ἐν Μούσαις δεκάτῃ Μοῦσα καταγράφεται<sup>9</sup>. Il faut souligner que le terme ἀνδρῶν est utilisé pour désigner les autres poètes énumérés par l'épigramme, et non ἀνθρώπων : Sappho n'est pas divinisée, ou pas seulement, mais elle est ôtée du groupe masculin *in fine*. Pourtant, des points communs évidents existent entre Sappho et d'autres poètes dans AG IX 571 : Simonide est également en rapport avec les Muses et Alcée provient de l'île de Lesbos, patrie de Sappho. Cependant, ces points communs ne sont absolument pas mis en valeur. Au contraire, la Lesbienne est marginalisée du groupe des poètes masculins à la fois dans la structure et dans la sémantique du poème, mais prend pleinement une place centrale dans le groupe des Muses, figures féminines.

Les laudateurs des poétesses, pas seulement de Sappho, aiment les mettre en parallèle avec les Muses<sup>10</sup>. Dans l'état de nos sources, Antipater de Thessalonique est le premier qui opère un regroupement exclusif de noms de poétesses grecques : il les réunit parce qu'elles sont des femmes qui écrivent de la poésie et non sur le critère d'un genre poétique partagé ou d'une célébrité similaire dans l'écriture des vers<sup>11</sup>. Dans les

7. La Lesbienne est louée par Platon, ses poèmes sont chantés dans les *symposia*, ses vers jugés sublimes par le Pseudo-Longin... Ces éléments bien connus ne retiendront pas mon attention pour cet article.

8. IX 184 et IX 571.

9. IX 571 : « Quant à Sappho, elle n'est pas la neuvième parmi les hommes : c'est au nombre des aimables Muses que comme une dixième Muse on l'inscrit » : *Anthologie grecque. 1, Anthologie palatine. 8, Livre IX, Épigr. 359-827*, texte établi et trad. par P. WALTZ et G. SOURY (Collection des universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 1974.

10. Les épigrammes IX 66 et IX 506 (cette dernière attribuée à Platon) présentent Sappho comme la dixième des Muses : le motif a clairement du succès.

11. En cela, il s'oppose aux procédés habituels : les canons réunissent en général des poètes comparables par le genre littéraire dans lequel ils ont excellé, par exemple les neuf grands poètes lyriques – leur nombre étant bien sûr également lié à celui des Muses. Cet article n'est pas le lieu de débattre de l'existence d'une poésie lyrique

deux derniers vers de l'épigramme, Antipater met en parallèle ce groupe de grandes poétesses, qu'il limite symboliquement au nombre de neuf, avec les Muses : Ἐννέα μὲν Μούσας μέγας Οὐρανός, ἐννέα δ' αὐτὰς / Γαῖα τέκεν θνατοῖς ἄφθιτον εὐφροσύναν<sup>12</sup>. Les poétesses sont ajoutées ou comparées aux Muses parce qu'elles sont des femmes : la perspective de la réception est bien sexuée et répond à des problématiques de genre.

Quant aux poétesses elles-mêmes, se considéraient-elles comme des femmes avant de se percevoir comme des poètes – cette question a-t-elle même un sens ? La posture auctoriale de « Corinne », qui reproche à

Myrtis d'avoir marché contre Pindare alors qu'elle est une femme<sup>13</sup>, offre une réponse troublante : les poétesses semblent avoir intégré leur différence d'avec les hommes, qui leur fait occuper une place à part, en dehors des cercles poétiques normaux.

grecque, ce qui remet en cause le canon des neuf grands Lyriques (voir C. CALAME, « La poésie lyrique grecque, un genre inexistant ? », *Littérature* 111, 1998, p. 87-110 et Id., *Sentiers transversaux : entre poétiques grecques et politiques contemporaines*, Grenoble, J. Millon, 2008). Que le genre existe ou non ne remet pas en question l'étrangeté du phénomène : à défaut de penser que les poètes doivent être réunis en fonction d'un genre littéraire, ils ne sont en tout cas pas réunis en tant que représentants de leur sexe. Or les poétesses, quant à elles, le sont : leur cas est donc bien particulier et répond à une sélection sexuée avant tout. Après Antipater, des auteurs comme Clément d'Alexandrie ou encore Eustathe de Thessalonique vont énumérer en groupe toutes sortes de femmes importantes, pas seulement des poétesses (philosophes, peintres...), en soulignant qu'ils les regroupent en raison de leur sexe. Pour faire une analogie, on ne réunit pas les poètes qui mesurent plus de 1,90 m, par exemple : le critère du corps n'entre pas en compte dans les regroupements, sauf pour les poétesses.

12. AG IX 26 : « Le grand Ouranos engendra neuf Muses ; neuf aussi, Gaia mit ces femmes au monde, pour les mortels impérissable joie » : *Anthologie grecque. 1, Anthologie palatine. 7, Livre IX, Épigr. 1-358*, texte établi par P. WALTZ, trad. par G. SOURY (Collection des universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 1957.

13. Frag. 664 (éd. Loeb) : μέμφομη δὲ κῆ λυγουράν Μουρτίδ' ἰώνγ' ὅτι βανὰ φοῦσ' ἔβα Πινδάρου πὸτ ἔριν ; « Je fais reproche encore à la Mélodieuse, à Myrtis, oui, moi, en ce que, femme étant, contre Pindare elle a marché, rivale » : *Poétesses grecques : Sapphō, Corinne, Anytè*, présentation, trad. et notes, Y. BATTISTINI (La Salamandre), Paris, Imprimerie nationale, 1998. Ce fragment peut être compris de bien des manières : il est impossible de dire qui énonce ces propos, alors que la tradition les a souvent attribués à la poétesse Corinne elle-même. Dès lors, il est difficile de savoir quel point de vue les femmes avaient sur leur statut.

L'altérité sexuelle, subie ou assumée, se cristallise dans les lectures très biaisées des textes attribués avec plus ou moins de certitude à des femmes : de l'Antiquité à nos jours, on y décèle souvent une sorte d'aura féminine, ce qui entraîne parfois des analyses et des jugements préfabriqués en fonction de critères genrés. Bien des obstacles auraient dû s'opposer à une réception trop attentive à la féminité supposée de l'auteur : les poétesses pourraient aussi bien ne pas avoir existé et chacun sait, dès l'Antiquité, à quel point il faut être prudent sur l'identité des auteurs anciens<sup>14</sup> ; or, des commentaires anciens mettent en exergue le style typiquement féminin de tel ou tel texte. Le sujet mériterait une étude à part entière, je me contenterai de livrer deux références très éloignées dans le temps afin de montrer la continuité du motif. Plutarque, dans les *Mulierum virtutes*, recueil issu des *Moralia*, parle de la renommée de la poétesse Télésilla et précise que φασιν [...] θαυμάζεσθαι διὰ ποιητικὴν ὑπὸ τῶν γυναικῶν<sup>15</sup>. Bien plus tard, dans sa *Bibliothèque*, le Byzantin Photius parle des *Notes historiques diverses*, écrites par l'historienne Pamphila qui vécut sous Néron. Comme pour les autres œuvres, il porte un jugement sur le contenu et le style de l'ouvrage : ἡ δὲ φράσις, ὡς ἔστιν ἐκ τῶν προοιμίῶν συλλαβεῖν, καὶ ἐν οἷς ἄλλοθὶ που ἰδίον τι λέγει, καὶ μάλιστα κατὰ τὴν διάνοιαν, οἷα δὴ καὶ γυναικῶς ἔκ γονον οὔσα, τῆς ἀφελοῦς ἔστιν ἰδέας, οὐδὲ τῆ λέξει πρὸς τὴν ἰδέαν ἀλλοτριουμένη<sup>16</sup>. Dans ces deux exemples, les auteurs prêtent aux femmes qui écrivent ou qui écoutent une

14. Selon M. WEST (« Erinna », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 25, 1977, p. 95-119), Erinna ne peut pas être une femme. Pour L. O'HIGGINS (*Women and humor in classical Greece*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 123), Cléobulina serait une invention du poète comique Cratinus. Dès l'Antiquité, certains critiques laissent entendre leurs doutes sur l'identité de l'auteur : dans les *Deipnosophistes* (VII, 283d), Athénée cite un passage en précisant qu'il est d'Erinna ou de quelqu'un d'autre, présenté au masculin (Ἡριννά τε ἢ ὁ πεποιηκὼς τὸ εἰς αὐτὴν ἀναφερόμενον ποιημάτων, « Erinna ou celui qui a composé le petit poème qu'on lui attribue »).

15. « On dit [...] que son talent poétique lui valut l'admiration des femmes » : *Œuvres morales. 4, Conduites méritoires des femmes*, texte établi et trad. par J. BOULOGNE (Collection des Universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 2002.

16. « Son style, pour autant qu'on peut le saisir dans la préface et quand elle parle ailleurs en son propre nom, surtout dans la pensée, appartient, comme c'est naturel à ce qui vient d'une femme, au genre simple ; le vocabulaire même ne s'écarte pas de ce genre », chap. 175, 119b-120a de la *Bibliothèque. 2, Codices 84-185*, texte établi et trad. par R. HENRY (Collection des universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 1960. Souligné par moi.

sensibilité, un rôle et une écriture distincts de ceux des hommes, ce qui justifie leur regroupement par ailleurs. Ainsi, outre l'exception statutaire, une exception lexicale, stylistique et esthétique leur est prêtée, sur une longue période.

Cette période ne semble pas achevée, bien au contraire. C'est pourquoi il vaut mieux expliciter les filtres à travers lesquels nous apprécions le phénomène pour ne pas fausser inconsciemment l'analyse : poser la question du regard que les Anciens avaient sur ces femmes implique de la poser pour notre époque, car l'image de la femme n'est pas non plus exempte de présupposés pour nous. Ils nous frappent moins, parce que nous n'avons pas le recul historique suffisant pour les considérer tels qu'ils sont.

Prenons deux exemples de ce regard attaché au sexe des auteurs. Premier exemple : dans les années 1980 et jusqu'à aujourd'hui, un certain nombre de chercheurs de toutes nationalités ont choisi de placer dans un seul recueil les textes des poétesses grecques, sans y adjoindre de poèmes de leurs confrères. C'est là manifester une belle allégeance à la pratique du regroupement mise en place à partir du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. au moins. Deuxième exemple : certains chercheurs soulignent encore aujourd'hui la marque féminine des textes écrits par des femmes. Kathryn Gutzwiller note ainsi qu'elles retranscrivent dans leurs textes un univers proprement féminin, Diane Rayor observe que certains exemples et thèmes traités par les poétesses sont significatifs de leur sexe, Francesco De Martino évoque le « syndrome de Quiller-Couch » imaginé par Margaret Atwood à partir de la définition par ce critique de ce qu'est un style féminin et de ce qu'est un style masculin, afin de souligner que les Anciens n'étaient pas indifférents à ces questions qui remontent en réalité à l'Antiquité<sup>17</sup>.

17. K. GUTZWILLER, « Genre development and gendered voices in Erinna and Nossis », dans *Dwelling in possibility : women poets and critics on poetry*, ed. by Y. PRINS and M. SHREIBER, Ithaca NY, Cornell University Press, 1997, p. \*\*-\*\*. ; *Sappho's lyre : archaic lyric and women poets of ancient Greece*, transl. with introd. and notes by D. J. RAYOR, Berkeley, University of California Press, 1991 et F. DE MARTINO, *Poetesse greche*, Bari, Levante, 2006. Pour D. Rayor, « Sappho avoids either imitating or polemically rejecting the male literary tradition as she explores human values through women's experience », « Sappho évite d'imiter ou de violemment rejeter la tradition littéraire des hommes tandis qu'elle explore les valeurs humaines à travers une expérience féminine » ; elle en veut pour preuve qu'Hélène, personnage entièrement négatif chez les poètes archaïques après Homère, ne l'est pas chez la seule Sappho. Y. BATTISTINI (*supra*, n. 13) soulève également des questions de ce genre.

Josephine Balmer va plus loin<sup>18</sup>. Elle trouve également des thèmes communs et propres aux femmes – « the poetry translated here does provide some remarkable correspondances. Images and themes, for example, recur again and again » – qu'elle énumère : *childhood games and memory, Muses, moon, marriage, animals, women's work, women's beauty, motherhood and women's generations, women's deities, women's festivals, lament, love*<sup>19</sup>. Dans une ligne initiée par Hélène Cixous, elle évoque même un « *genderlect* », tout en soulignant que la question d'une « écriture féminine » est très épineuse.

La compréhension des textes et des auteurs est biaisée. Le texte n'est plus, dès lors, un simple écrit indépendant de son auteur et analysable comme tel, mais des présupposés lui sont attachés, en amont et en aval<sup>20</sup>, à toutes les époques : pour certains auteurs, dès le xvi<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours, la disparition massive des textes des poétesses grecques s'expliquerait même par le sexe de leurs auteurs, qui les aurait automatiquement dévalorisés – d'où une négligence particulière dans la transmission<sup>21</sup>. Les théories textocentriques de la littérature trouvent leur limite au seuil de ce vaste champ de fantômes qui devient un vaste champ de fantasmes pour tous ceux qui cherchent dans la littérature non pas des textes à analyser mais des

18. *Classical women poets*, transl. and introd. by J. BALMER, Newcastle upon Tyne, Bloodaxe books, 1996.

19. « La poésie traduite ici comporte des correspondances manifestes. Par exemple, les mêmes thèmes et les mêmes images réapparaissent encore et encore [...] les jeux et les souvenirs d'enfance, les Muses, la lune, le mariage, les animaux, les tâches des femmes, leur beauté, la maternité et la filiation matrilinéaire, les déités féminines, les fêtes de femmes, les lamentations, l'amour », p. \*\*, notre traduction.

20. Soulignons encore que les deux lectures coexistent : Pseudo-Longin ne prête pas à Sappho un style particulièrement féminin lorsqu'il commente l'*Ode à l'Aimée*. Mais ce type de lecture est de moins en moins fréquent.

21. Je donne ici deux exemples afin d'éclairer le propos. Pour le xvi<sup>e</sup> siècle, l'Arioste se fait le vecteur de cette idée dans son *Roland furieux*. Pour ce qui est des chercheurs, K. Gutzwiller écrit : « through the conversion of the female voice to speak of male concerns, Erinna's own contribution was effaced, her poem lost, while the male poets influenced by her, like Callimachus and Catullus, gained fame for their poetic innovations », « la voix féminine a servi à parler de préoccupations masculines ; par conséquent, la contribution d'Erinna elle-même a été effacée, son poème perdu, tandis que les poètes mâles qu'elle avait influencés, comme Callimaque et Catulle, obtenaient la gloire pour leurs innovations poétiques » : « Genre development » (*supra*, n. 17), p. \*\*. Ceci ne condamne pas mais complète les explications classiques.

réceptacles de projections, des confirmations de leurs idéologies, des miroirs. Ainsi, une spécificité féminine se lit dans le regard posé sur les textes et les auteurs féminins : on les regroupe et on leur suppose un style reconnaissable.

#### ■ L'« ESTRANGEMENT » PROGRESSIF DES POÉTESSES GRECQUES

Le regroupement progressif des poétesses – l'élaboration ou la constatation de leur spécificité – se double du glissement singulier qui consiste à attribuer de plus en plus, à mesure que le temps passe, une origine géographique lesbienne aux poétesses, alors qu'elles ont des provenances très diverses dans les premières sources. Surinterpréter les textes pour y sentir une main féminine et regrouper des auteurs en fonction de leur sexe est une chose, fausser ce qu'on peut appeler « l'histoire officielle »<sup>22</sup> pour faire venir les poétesses de Lesbos en est une autre. Les deux éléments sont liés parce qu'ils ont trait au fantasme – fantasme d'une spécificité féminine et fantasme d'une patrie littéraire féminine – mais il y a une marche entre la surinterprétation et l'affabulation. Dès lors, plutôt que de m'intéresser à des distorsions faciles à repérer par les lecteurs, qui sont libres d'adhérer à l'idée qu'il existe une écriture, des thèmes ou un groupe d'auteurs typiquement féminins, et plutôt que d'interroger les sources en fonction de la réalité historique telle qu'on peut la reconstituer, je veux donner un aperçu des falsifications, conscientes ou inconscientes, de l'histoire comprise comme version des faits figée par la tradition et la transmission.

Dès l'époque classique au moins, les poétesses sont souvent perçues comme des personnages paradoxaux et rapprochées de figures de l'étranger, comme en témoigne un extrait de la *Rhétorique* d'Aristote<sup>23</sup>. Aristote cite Alcidas qui s'étonne notamment des deux phénomènes suivants, jugés également paradoxaux : Homère avait reçu des honneurs d'un peuple dont il ne faisait pas partie et Sappho avait été honorée alors qu'elle était une femme (καίπερ γυναῖκα

οὔσαν<sup>24</sup>). La féminité de Sappho est mise sur le même plan que l'exogénéité d'Homère : tous deux sont des « étrangers », chacun à sa façon. Il apparaît ainsi que le statut des poétesses, surtout si elles étaient renommées et reconnues, posait problème à l'époque d'Aristote et même d'Alcidas, au v<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Dans l'épigramme AG IX 26 d'Antipater de Thessalonique, un autre trait du parallèle avec les Muses retient l'attention car ce poème souligne, outre la spécificité des poétesses, leur concitoyenneté : les poétesses ont une localisation symbolique commune, elles seraient toutes habitantes de l'Hélicon et de la Piéride, ce qui est précisé, en manière de pointe, dans les deux derniers vers<sup>25</sup>. Il n'est absolument pas question de leurs origines respectives : elles sont gommées au profit d'une patrie commune symbolique, celle qui leur donne un point commun supplémentaire avec les Muses. Par comparaison, dans les deux épigrammes de l'*Anthologie grecque* qui regroupent les neuf poètes lyriques, les précisions géographiques qui apparaissent portent sur la patrie de chacun des poètes : ἐκλαγεν ἐκ Θηβῶν μέγα Πίνδαρος, Ἀλκαῖος κύκνος Λέσβιος, Σαφροῦς τ' Αἰολίδες χάριτες<sup>26</sup>... Dans le

24. καὶ ὡς Ἀλκιδάμας, ὅτι πάντες τοὺς σοφοὺς τιμῶσιν· « Πάριοι γοῦν Ἀρχίλοχον καίπερ βλάσφημον ὄντα τετιμήκασιν, καὶ Χίοι Ὅμηρον οὐκ ὄντα πολίτην, καὶ Μυτιληναῖοι Σαπφῶ καίπερ γυναῖκα οὔσαν, καὶ Λακεδαιμόνιοι Χίλωνα καὶ τῶν γερόντων ἐποίησαν ἥκιστα φιλόλογοι ὄντες, καὶ Ἰταλιῶται Πυθαγόραν, καὶ Λαμνακηνοὶ Ἀναξαγόραν ξένον ὄντα ἔθαψαν καὶ τιμῶσι ἔτι καὶ νῦν, καὶ Ἀθηναῖοι τοῖς Σόλωνος νόμοις χρῆσάμενοι εὐδαιμόνησαν καὶ Λακεδαιμόνιοι τοῖς Λυκούργου, καὶ Θήβησιν ἅμα οἱ προστάται φιλόσοφοι ἐγένοντο καὶ εὐδαιμόνησεν ἡ πόλις », « Comme le dit aussi Alcidas, tous honorent les sages : « Les Pariens ont honoré Archiloque, malgré ses propos injurieux, les habitants de Chios Homère, bien qu'il ne fût pas citoyen de leur Cité, et les Mytiléniens Sappho bien qu'elle fût une femme, les Lacédémoniens ont admis Chilon au sénat, bien qu'ils fussent très peu amis des lettres ; les Italiotes et les habitants de Lampsaque accordèrent les honneurs funèbres à Pythagore et Anaxagore, tout étrangers qu'ils étaient, et les honorent encore aujourd'hui ; les Athéniens furent heureux grâce aux lois de Solon, et les Lacédémoniens grâce à celles de Lycurgue ; à Thèbes, dès que les philosophes furent au pouvoir, la cité prospéra. » », trad. A. CHARBONNET, <http://chaerephon.e-monsite.com/medias/files/poetria1.htm>.

25. Τάσδε θεογλώσσους Ἑλικῶν ἔθρεψε γυναῖκας / ὕμνοις καὶ Μακεδῶν Πιερίας σκόπελος, « Ces femmes aux divins accents, l'Hélicon les a nourries de chants, et le rocher macédonien de Piérie », trad. G. SOURY (*supra*, n. 12).

26. IX 571 : « De Thèbes, Pindare a fait retentir ses puissants accents », « Alcée, le cygne de Lesbos », trad. P. WALTZ et G. SOURY (*supra*, n. 9) et IX 184 : « grâces éoliennes de Sappho », trad. G. SOURY (*supra*, n. 12).

22. Dans mon propos, la réalité importe peu : ce sont les évolutions de la transmission qui m'intéressent, ou, autrement dit, la remise en cause d'une tradition ancienne qui s'est substituée aux faits historiques de toute façon invérifiables ou presque.

23. Je dois cet élément à D. YATROMANOLAKIS, *Sappho in the making* (*supra*, n. 1), p. 166 sq. Voir Aristote, *Rhétorique*, 1398b, 10-16.

canon des neuf poétesses, il en va bien différemment. Antipater joue sur un motif, de même que les auteurs des épigrammes de l'*Anthologie grecque* qui font de Sappho la dixième des Muses : les unes et les autres sont mises en parallèle ; les Muses vivent sur l'Hélicon ; pourquoi ne pas y placer également les poétesses ? Il s'agit d'une élégance d'écrivain, voire d'une facilité. À aucun moment Antipater ne sous-entend que les poétesses habitent réellement sur l'Hélicon, et à aucun moment ses lecteurs ne l'ont pensé. L'image poétique est très belle et très évocatrice, parce qu'elle réunit des femmes poètes, divines et mortelles, à un endroit mythique.

Quelques décennies après l'épigramme AG IX 26, Plutarque évoque également l'Hélicon et les Muses pour marquer le lieu d'une figure féminine de la création : il prête une origine héliconienne à la première sibylle<sup>27</sup>. La charge symbolique est très forte, bien entendu : la première sibylle provient soit de l'Hélicon, soit du golfe Maliaque, donc, dans tous les cas, le lien à Apollon et aux Muses est caractérisé. Néanmoins, il ne s'agit plus de rester uniquement dans le symbole, contrairement à ce qui a cours chez Antipater, qui se contentait de formuler une belle image : Plutarque compose un espace auquel il donne une dimension réelle, puisqu'il met en scène un dialogue à propos de promenades entre hôtes et de débats sur la véracité des oracles – sur la religion grecque, finalement. De plus, le lien avec la poésie – et donc avec les Muses – est très fort, puisque Plutarque explique pourquoi la sibylle rend ses oracles en prose et non plus en vers, comme elle le faisait à l'origine<sup>28</sup>. L'Hélicon des Muses est volontiers désigné

27. Τοιαῦτα μὲν ἐγὼ πρὸς τὸν Βόηθον ἀπεκρινάμην, ὅμοια δὲ περὶ τῶν Σιβυλλείων. ἐπειδὴ γὰρ ἔστημεν κατὰ τὴν πέτραν γενόμενοι τὴν κατὰ τὸ βουλευτήριον, ἐφ' ἧς λέγεται καθίζεισθαι τὴν πρώτην Σίβυλλαν ἐκ τοῦ Ἑλικῶνος παραγενομένην ὑπὸ τῶν Μουσῶν τραφεῖσαν (ἐνιοὶ δὲ φασὶν ἐκ Μαλιέων ἀφικέσθαι Λαμίας οὕσαν θυγατέρα τῆς Ποσειδῶνος), « Telle fut ma réponse à Boéthos ; les oracles de la Sibylle provoquèrent des réflexions analogues. Nous nous étions arrêtés, en effet, près du rocher voisin du Bouleutéριον, et c'est sur ce rocher, dit-on, que s'était assise la première Sibylle, venue de l'Hélicon où elle avait été nourrie par les Muses (certains la font sortir du pays des Maliens et lui donnent pour mère Lamia, fille de Poséidon) », Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie* 398c, dans *Œuvres morales. 6, Dialogues pythiques*, texte établi et trad. par R. FLACELIÈRE (Collection des universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 1974.

28. Plutarque ne confond pas poétesses et oracles, car les Grecs distinguent nettement les deux. Mais il est le seul à rapprocher les Sibylles et une poétesse, Sappho (*Sur les oracles de la Pythie*, 397a). Il le fait afin de mieux les distinguer : Sappho, poétesse de l'amour, cherche à

comme patrie symbolique ou réelle pour des figures féminines créatrices d'un verbe poétique.

L'analogie avec les Muses initie une géographie rêvée des poétesses qui va s'éloigner de l'Hélicon et se rapprocher de l'orientale Lesbos. Il fallait trouver une patrie fantasmatique propre aux muses terrestres, qui ne soit pas simplement la reduplication d'un lieu mythologique.

Des clichés fortement ancrés se colportent en Grèce continentale et occidentale sur les mœurs supposées des Orientaux, hommes et femmes, ainsi que Dimitrios Yatromanolakis l'a montré<sup>29</sup>. Notamment, les Lesbiennes, les Samiennes et les Milésiennes – les Orientales – sont réputées pour leurs pratiques particulières<sup>30</sup>. Dès lors, la tradition d'une écriture érotique féminine est inséparable d'un ancrage oriental. Ainsi, Callistratè, Nikô et Philaenis, trois poétesses célèbres pour leurs œuvres pornographiques, sont respectivement issues de Lesbos, de Samos et de Leucade selon Athénée, qui en parle dans un contexte où apparaît d'ailleurs le nom d'Aspasie, autre fantasme masculin venu d'Asie Mineure<sup>31</sup>. Selon une autre source,

divertir et à séduire, là où la Sibylle, exempte de passions et de souillures, transmet la musique divine.

29. *Sappho in the making* (*supra*, n. 1), p. 189 sq.

30. Aspasie est emblématique de ces rumeurs. Voir par exemple Martial, *Épigrammes*, texte établi et trad. par H. J. IZAAC (Collection des universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 1969, livre XII, 43 sur les femmes de Didyme : *Facundos mihi de libidinis / Legisti nimium, Sabelle, versus, / Quales nec Didymi sciunt puellae / Nec molles Elephantidos libelli*, « Ils sont d'un style trop relevé pour des scènes de débauche, les vers que tu m'as lus, Sabellus. On n'en trouve point de pareils chez les filles de Didyme, ni dans les livres voluptueux d'Éléphantis. »

31. Σωκράτης ὁ μετὰ τῶν Ἀσπασίας αὐλητρίδων ἐπὶ τῶν ἐργαστηρίων συνδιατρίβων καὶ Πίστωνι τῷ θωρακοποιῷ διαλεγόμενος καὶ Θεοδότῃ διδάσκων τὴν ἐταίραν ὡς δεῖ τοὺς ἐραστὰς παλεῦειν, ὡς Ξενοφῶν παρίστησιν ἐν δευτέρῳ Ἀπομνημονευμάτων. τοιαῦτα γὰρ ποιεῖ αὐτὸν παραγγέλματα τῆ Θεοδότῃ λέγοντα, ἃ οὔτε Νικῶ ἢ Σαμία ἢ Καλλιστράτῃ ἢ Λεσβία ἢ Φιλαινίς ἢ Λευκαδία, ἀλλ' οὐδὲ ὁ Ἀθηναῖος Πυθόνικος συνεωράκασι πόθων θέλγητρα, « Socrate qui passait son temps avec les joueuses de flûtes d'Aspasie dans les échoppes, discutait avec Piston le fabricant de cuirasses et enseignait à la courtisane Théodotè qu'il faut lutter avec les amants, comme nous le dépeint Xénophon dans le livre II des *Mémorables*. Il le représente en effet disant à Théodotè des recommandations que ni Nikô de Samos, ni Callistratè de Lesbos ni Philaenis de Leucade, ni même Pythonicos d'Athènes n'ont présentées pour satisfaire le désir », *Deipnosophistes* V 220, trad. A. CHARBONNET (*supra*, n. 24).

Philaenis serait de Samos<sup>32</sup>. Éléphantiné est d'origine inconnue mais elle est connue pour être la compagne de Philaenis selon une épigramme de l'*Anthologie grecque*<sup>33</sup>. Les Orientales sont considérées comme bisexuelles ou homosexuelles, en plus d'être perçues comme furieusement luxurieuses<sup>34</sup> : Sappho n'est pas loin. Les autres poétesses ne le sont pas forcément non plus. Ainsi, dans son sixième mimiambe, Héronidas met en place une intrigue grivoise autour d'un godemiché particulièrement prisé par les femmes<sup>35</sup>. Parmi les *aficionados* du godemiché se trouve une Nossis, présentée comme la fille d'une Érinna (Νοσσίς εἶχεν ἡρίννης τριτημέρη νιν). Selon Camillo Neri, Héronidas fait référence à deux poétesses tout à fait antinomiques, la Télienne Érinna<sup>36</sup> et la Locrienne Nossis. Il s'emploie

32. Τάδε συνέγραψε Φιλαίνης Ὀκυμένους Σαμ[ί]η, « Philaenis de Samos, fille d'Okyménès » (Papyrus Oxyrhinchus 39, 2891).

33. AG VII 345.

34. Martial, *Épigrammes* VII, 67 (*supra*, n. 30), présente Philaenis comme une figure monstrueuse : « *Pedicat pueros tribas Philaenis / Et tentigine saevior mariti / Undenas dolat in die puellas. / Harpasto quoque subligata ludit, / Et flavescit haphē, gravesque draucis / Halteras facili rotat lacerto, / Et putri lutulenta de palaestra / Unci verbere vapulat magistri: / Nec cenat prius aut recumbit ante, / Quam septem vomuit meros deunces; / Ad quos fas sibi tunc putat redire, / Cum coloephia sedecim comedit. / Post haec omnia cum libidinatur, / Non fellat – putat hoc parum virile –, / Sed plane medias vorat puellas. / Di mentem tibi dent tuam, Philaeni, / Cunnum lingere quae putas virile* », « La tribade Philénis prend par derrière de jeunes garçons, et plus furieuse qu'un mari dans son ardeur lubrique, en un seul jour, elle dévore de caresses infâmes onze jeunes filles. Retroussée jusqu'à la ceinture, elle joue à la balle ; et le corps frotté de la poussière jaune des lutteurs, elle lance d'un bras souple et vigoureux les pesantes masses de plomb dont se servent les athlètes ; après la lutte, inondée de poussière et de boue, elle se fait flageller par les mains huileuses du maître des jeux : jamais elle ne soupe ! jamais elle ne se couche sur le lit du festin avant d'avoir vomi sept mesures de vin pur ; et elle se croit le droit d'en avaler encore autant lorsqu'elle a mangé seize de ces pains apprêtés pour les lutteurs. Puis enfin, lorsqu'elle se livre à ses ébats libidineux, elle ne caresse pas de sa langue le priape masculin, volupté qu'elle croit peu digne de son rôle d'homme ; mais elle dévore avec frénésie les charmes secrets des jeunes filles. Que les dieux, Philénis, te rendent le bon sens, si tu crois que l'homme doit employer sa langue aux jouissances de la femme. »

35. *Mimes*, texte établi par J. ARBUTHNOT NAIRN et trad. par L. LALOY (Collection des universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 1928. Il s'agit d'un recueil de petites histoires comiques ayant pour protagonistes des gens du peuple.

36. Les chercheurs contemporains s'accordent aujourd'hui à dire que cette poétesse du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. est plutôt

à se moquer des généalogies féminines telles que les affectionne Nossis<sup>37</sup>. Il souligne, grâce à un lieu commun des comédies qui consiste à attribuer de fausses filiations destinées à désigner une dégénérescence, que Nossis est une imitatrice manquée de la grande poétesse Érinna ; la filiation semble même grotesque, puisqu'elle est établie entre la vierge Érinna et la sapphique Nossis : Héronidas jouerait aussi sur le caractère érotique et, peut-être, homosexuel de la poésie de la Locrienne<sup>38</sup>.

Cependant, plutôt que ce motif comique et ces clichés sexuels sur les Orientales, un style poétique semble rattacher certaines poétesses à Lesbos. Au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Nossis, justement, clame son origine locrienne, et son lien symbolique avec les Muses, mais surtout avec Sappho – elle chante l'amour et les roses, comme elle – et donc avec Lesbos : Ὡ ξεῖν', εἰ τὸ γε πλεῖς ποτὶ καλλίχορον Μιτυλάναν / τᾶν Σαπφοῦς χαρίτων ἄνθος ἔναυσόμενος, / εἰπεῖν, ὡς Μοῦσαισι φίλαν τήνᾳ τε Λοκρὶς γὰ / τίκτε μ' ἴσαν χάος μοι τοῦνομα Νοσσίς, ἴθι<sup>39</sup>. Plutôt que d'élire domicile dans un lieu marqué par les Muses, et tout en rappelant son origine locrienne, Nossis choisit Lesbos

de Rhodes ou de Téos, dans les Cyclades. La confusion est fréquente entre Téos, Téos et Ténos.

37. Qui était apparemment connue pour ce type de poésie, qu'elle compose au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. En voici un exemple (AG VI 265) : Ἥρα τιμήσσα, Λακίνιον ἂ τὸ θυῶδες / πολλακὶς οὐρανόθεν νεισομένα καθορῆς, / δέξαι / βύσσινον εἶμα, τὸ τοι μετὰ παιδὸς ἀγανὰ / Νοσσίδος ὕφανεν Θεοφιλίς ἅ Κλεόχας, « Héra vénérée, toi qui sur ton temple de Lakinion parfumé d'encens souvent, descendant du ciel, viens jeter ton regard, accepte ce vêtement de lin très fin ! Pour toi, avec sa fille Nossis, l'a tissé Théophilis l'admirable, fille de Cléocha », trad. Y. BATTISTINI (*supra*, n. 13). Voir sur ces questions C. NERI, « Erinna in Eronda », *Eikasmos* 5, 1994, p. 221-232.

38. Un certain nombre d'articles ont été écrits sur la poésie et la sexualité de Nossis. Voir notamment M. B. SKINNER, « Sapphic Nossis », *Arethusa* 22, 1989, p. 5-18. Pour les rapprochements avec Sappho, voir EAD., « Aphrodite garlanded : Erôs and poetic creativity in Sappho and Nossis », dans *Rose di Pieria*, a cura di F. DE MARTINO (Le rane. Studi 9), Bari, Levante, 1991, p. 77-96, ou encore L. BOWMAN, « Nossis, Sappho and Hellenistic poetry », *Ramus* 27 (1), 1998, p. 39-59, M. GIGANTE, « Nossis », *La parola del passato* 29, 1974, p. 22-39, etc.

39. « Étranger, si tu navigues vers Mitylène aux beaux chœurs de danse, qui avec Sappho vit se consumer la fleur des Charites, dis-lui que je suis chère aux Muses et que la terre locrienne m'a enfantée ; et après avoir appris que mon nom est Nossis, passe ton chemin », AG VII 718 : *Anthologie grecque. I, Anthologie palatine. 5, Livre VII, 364-748*, texte trad. et établi par P. WALTZ *et al.* (Collection des universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 1941.



pour succéder à Sappho qu'elle prend comme modèle et prédécesseur, en reconstituant une généalogie poétique.

Nossis se rapproche des élégances d'Antipater plutôt que d'un Plutarque prêtant une origine héliconienne réelle à la première sibylle. Cependant, peu à peu, les frontières s'estompent entre les deux lectures. Au départ, attribuer une origine lesbienne à une poétesse revient, pour certains auteurs, à lui nuire en raison des sous-entendus érotico-pornographiques attachés à cette provenance, ou, pour d'autres, à lui donner une dimension poétique comparable à celle de Sappho, donc flatteuse. Ainsi, Érinna est censée être de Lesbos dans un épigramme encomiastique anonyme et non datée de l'*Anthologie grecque*. On retrouve les mêmes éléments dans les quelques vers de Nossis cités ci-dessus, à savoir Lesbos, Sappho et les Muses :

Λέσβιον Ἡρίνης τόδε κηρίον· εἰ δέ τι μικρόν, /  
ἀλλ' ὄλον ἐκ Μουσέων κιννάμενον μέλιτι. / Οἱ δὲ  
τριηκόσιοι ταύτης στίχοι ἴσοι Ὀμήρω, / τῆς καὶ  
παρθενικῆς ἔνεακαιδεκέτευς· / ἢ καὶ ἐπ' ἠλακᾶτη  
μητρὸς φόβω, ἢ καὶ ἐφ' ἰστῶ / ἐστήκει Μουσέων  
λάτρις ἐφαπτομένη. / Σαπφῶ δ' Ἡρίνης ὄσσον  
μελέεσσιν ἀμείνων, / Ἥριννα Σαπφοῦς τόσσον  
ἐν ἑξαμέτροις<sup>40</sup>. Parallèlement, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, Tatien affirme qu'Érinna vient de Lesbos et la rapproche de Sappho (Σιλανίων δὲ Σαπφῶ τὴν ἐταίραν, Ἥρινναν τὴν Λεσβίαν Ναυκύδης<sup>41</sup>), afin de la rabaisser sur le même plan que Sappho la courtisane. L'auteur de l'épigramme pensait-il véritablement que la poétesse venait de Lesbos ou joue-t-il sur un motif devenu galvaudé, dont les origines se trouvent chez Nossis ? Et dans le cas de Tatien, n'est-ce pas une façon de donner une aura de scandale à la Télénienne ? Ce qui peut amener à croire que l'origine lesbienne est métaphorique dans les deux cas, c'est que bien plus tard, au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, dans ses *Ethniques*, à l'entrée « Ténois », Stéphane de Byzance ne semble pas douter une seule seconde de l'extraction tiniote d'Érinna (ὁ πολίτης Τήνιος, καὶ τὸ θηλυκὸν Τηνία, ἀφ' οὗ καὶ Ἥριννα Τηνία ποιήτρια<sup>42</sup>). Or, comme il s'agit d'un dictionnaire géographique relativement

neutre, on peut penser que la charge idéologique n'est pas du tout aussi importante que chez Tatien ou que chez le laudateur anonyme de l'*Anthologie grecque*. Ce rapide tableau des origines retracées d'Érinna conduit à se demander si les auteurs étaient dupes de cette reconstitution littéraire et fantasmagorique avant l'extrême fin de l'Antiquité tardive, car il semble qu'il n'y avait pas d'ambiguïté jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle. L'auteur anonyme de l'épigramme AG IX 190 trace un parallèle élogieux, mais force les choses en énonçant vigoureusement une identité lesbienne – qui est sans doute une identité littéraire plutôt que régionale. Tatien, de même, peut très bien s'être servi d'une image littéraire prêtant une origine lesbienne à Érinna pour la lui attribuer fermement et, par là, la condamner. La réponse n'est pas toujours évidente, car nombreux sont les auteurs antiques à subir des changements d'origine et même d'identité, mais rares sont les éléments décisifs. Cependant, au cœur de l'époque byzantine, il ne semble pas qu'il y ait le moindre doute possible sur l'opinion des sources relatives aux origines géographiques réelles, et non fantasmées ou reconstruites pour une cause : selon les commentateurs byzantins qui abordent le sujet, Érinna aurait authentiquement été lesbienne. En fait, les contours de son origine se sont tellement brouillés que la *Souda* ne sait plus d'où elle vient et, surtout, qu'elle envisage sérieusement une souche lesbienne : Τεῖα ἢ Λεσβία, ὡς δὲ ἄλλοι Τηλία· Τῆλος δὲ ἐστὶ νησίδιον ἐγγὺς Κνίδου· τινὲς δὲ καὶ Ῥοδῖαν αὐτὴν ἐδόξασαν<sup>43</sup>. Il en va de même chez Eustathe de Thessalonique : Ἰστέον δὲ ὡς ἡ ῥηθεῖσα Ἥριννα Λεσβία μὲν ἦν ἢ Ῥοδία ἢ Τεῖα ἢ Τηλία, ἐκ Τήλου νησιδίου ἐγγίζοντος τῇ Κνίδω<sup>44</sup>. Une fois les allusions trop anciennes, il devient difficile de les comprendre, si bien qu'elles sont prises au pied de la lettre : au lieu de penser qu'il est question de Lesbos en hommage à la poésie de Sappho, on peut facilement croire que référence est faite à une provenance et à une généalogie réelle de la poétesse en cause. Après tout, les premiers philologues qui ont redécouvert Érinna la font venir sans hésitation de Lesbos : c'est bien normal, puisque les dépôts de la transmission se sont sédimentés de façon à forger une nouvelle image de la poétesse, où Lesbos est centrale : Érinna est même considérée

40. « Ce rayon est de la Lesbienne Érinna ; on aime un petit ouvrage, mais que les Muses ont tout empli de miel. Les trois cents vers qu'elle a laissés égalent ceux d'Homère, et ce n'était qu'une jeune fille de dix-neuf ans, qui, par crainte de sa mère, se tenait près de sa quenouille, près de son métier, attachée aux Muses en sa servitude. Autant Sappho est supérieure à Érinna dans les vers lyriques, autant Érinna l'est sur Sappho dans les hexamètres », AG IX, 190, trad. G. SOURY (*supra*, n. 12).

41. « Silanion [a représenté] Sappho la courtisane, Naucydès Érinna la Lesbienne », trad. A. CHARBONNET (*supra*, n. 24).

42. *Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt. I*, ed. A. MEINEKE, Berolini, Reimeri, 1849, p. 622.

43. « Érinna : de Téos, ou de Lesbos, ou de Télôs selon certains ; Télôs est une petite île près de Cnide. Certains la disent de Rhodes », trad. A. CHARBONNET (*supra*, n. 24).

44. « Il faut savoir qu'Érinna mentionnée ci-dessus était de Lesbos, ou de Rhodes, ou de Téos, ou de Télôs, une petite île près de Cnide. » Commentaire attaché au livre II v. 711 sq. de l'*Illiade*, sur Admète (B 711), trad. A. CHARBONNET (*supra*, n. 24).

comme une amante et une contemporaine de Sappho *in fine*, alors qu'elle lui est bien postérieure.

Des indices laissent à penser que le sexe des poétesses est parfois l'unique moteur de ce phénomène de relocalisation, sans qu'il y ait volonté de nuire ou de servir : dès lors, il n'y a plus d'idéologie assumée, mais une sorte de réflexe qui consiste à faire venir les poétesses de Lesbos, patrie d'origine de la première d'entre elles<sup>45</sup>. Ainsi, une épigramme de l'*Anthologie grecque*<sup>46</sup> est attribuée par le Palatinus à « Anytè de Mitylène » (Planude ne donne aucun nom d'auteur), ce qui soulève un problème : la poétesse Anytè, qui serait originaire de Tégée en Arcadie<sup>47</sup>, devient mitylénienne – à moins qu'il n'y ait eu deux Anytè, une de Tégée, une de Mitylène totalement inconnue par ailleurs<sup>48</sup>. Cependant, plutôt que des questions d'attribution ou de coexistence de deux Anytè, ce qui semble important, c'est que la mention de Mitylène pose problème aux commentateurs. La confusion, si c'en est une, peut s'expliquer par l'inattention d'un copiste qui aurait écrit « Mytilène » au lieu de « Tégée » : l'erreur n'est pas très originale et de multiples exemples d'inattention ou d'erreur se trouvent dans le Palatinus<sup>49</sup>. Cependant, erreur ou non, l'attention des commentateurs a été particulièrement attirée par la confusion du lemmatiste sur AG VII 492, confusion qui se répète de façon

45. C'est sans doute pour cette raison, d'ailleurs, qu'Eustathe et la *Souda* considèrent sérieusement une possible origine lesbienne pour Érinna.

46. AG VII 492.

47. Selon Stéphane de Byzance (*supra*, n. 42) (ἦν δὲ καὶ μελοποιὸς Ἀνύτη Τεγεᾶτις, « la poétesse Anytè était aussi de Tégée ») et Pollux (*Onomasticon*, cur.

G. DINDORF, Lipsiae, Kuehn, 1824, et l'éd. de E. BEKKER, Berlin, Nicolai, 1846 ; 5, 48 : καὶ γὰρ ἡ Τεγεᾶτις Ἀνύτη Λοκρίδα δόξης ἐμπέπληκεν, ἐφ' ἧς τῷ τάφῳ φέρουσα ἐπέγραψεν..., « d'ailleurs, Anytè de Tégée a couvert Locris de gloire, sur la tombe de laquelle elle a inscrit en hommage... », trad. A. CHARBONNET (*supra*, n. 24).

48. *Anthologie grecque*. I, 5 (*supra*, n. 39), p. 66. Dans l'édition de la CUF de l'*Anthologie grecque*, une note sur cette épigramme stipule que « l'attribution à Anytè est certainement erronée » et donne l'opinion de Wilamowitz : « comme Nossis, [Anytè] n'a composé que des épigrammes de quatre vers », donc l'épigramme n'est probablement pas d'Anytè de Tégée.

49. Ainsi, pour l'épigramme qui suit directement celle d'« Anytè de Mitylène », Planude ne mentionne aucun auteur, mais elle est attribuée à Antipater de Thessalonique par le copiste du Palatinus, ce qui est en réalité une confusion avec Antipater de Sidon, cf. *ibid.*, p. 66 : « *Antipatro Thessalonicensi perperam tribuit P, cum Sidonii sine dubio sit carmen : gentile non habet Plan.* » AG VII 493. Dans ce cas, il est vrai que la confusion s'explique aussi par l'existence attestée des deux Antipater.

troublante, sous sa main ou sous celle d'un de ses confrères, à l'occasion de poèmes d'autres poétesses, dans des œuvres diverses. Les commentateurs modernes supposent souvent que les copistes ont une lecture genrée des textes, en raison de la présence fantôme de Sappho – Sappho la femme ou Sappho la dirigeante d'une école de jeunes poétesses<sup>50</sup> : le texte d'une autre

50. Les commentateurs de l'*Anthologie grecque* des Belles Lettres soutiennent cette hypothèse. L'apparat critique de l'éd. citée pour AG VII 492 dit ainsi : « *Mytilenaeam Anyten per errorem dixit P[alatinus] (cui sane, ut uidit M. Boas, in mentem subuenit Sappho, Lesbica poetria)* », « Le Palatinus se trompe en disant qu'Anytè est de Mitylène (comme l'a vu M. Boas, Sappho, la poétesse de Lesbos, lui est assurément venue à l'esprit) » (notre trad.) ce qui est précisé par la note 4 (p. 154) à AG VII 710 : « c'est par erreur – par confusion avec Sappho et parce qu'elle a été son élève – qu'Érinna est qualifiée de Mitylénienne, comme dans le *lemma* de VII, 12 ; dans ceux de VII, 713 et de IX, 190, elle est appelée *Lesbienne*, c'est-à-dire de l'école de Sappho ». Maria Joanna BAALÉ (*Studia in Anytes poetriae vitam et carminum reliquias*, thèse de doctorat soutenue à l'université d'Amsterdam, Haarlem, Kleyenberg, 1903, p. 14-15) effectue un raisonnement similaire lorsqu'elle observe la confusion sur l'origine d'Anytè dans AG VII 492. Elle énumère ensuite les exemples de confusions de ce type : « *Sed etiamsi probari posset Anyten illius carminis fuisse auctorem [...] tamen inde necessario non sequeretur etiam nomen gentile, a Correctore additum, fide nostra dignum esse. Idem vir perperam eandem vocem [...] Erinnae nomini adiunxit in titulo ep. 710 eiusdem libri, quamquam haec poetria in insula Teno nata erat. Plura vitia huius generis committuntur in Anthologiae lemmatis; v. c. Nossis, quae ipsa testata est Locris se natam esse in titulo ep. IX 332 Lesbica dicitur et quidem denuo ab eodem Correctore. Facile autem perspicimus causam, cur potissimum ex insula Lesbo oriundas dixerit ille librarius et Anyten et Erinnam et Nossidem; Sappho enim ibi magnam vitae partem degerat, ac multas discipulas erudiverat quumque ea de causa illa insula quasi poetiarum seminarium videretur. Graeci auctores, quotienscumque ignorabant alicuius poetriae patriam, Sapphus civem eam faciebant. Veluti Tatianus pariter ac Corrector Lesbiam appellat Erinnam et Stobaeus, Melinnus referens odam in urbem Romam, denuo eandem insulam patriam ascribit huic poetriae* », « mais même si on peut prouver qu'Anytè a composé ce poème [...], cependant il ne s'ensuit pas nécessairement que la mention de la provenance, ajoutée par le Correcteur, soit digne de foi. Le même Correcteur ajoute par erreur le même vocable [...] au nom d'Érinna dans le titre de l'épigramme 710 du même livre, bien que cette poétesse soit née sur l'île de Ténos. Plusieurs fautes de ce type sont commises dans les titres de l'*Anthologie* ; par exemple, dans le titre de l'épigramme IX 332, il est dit de Nossis – qui témoigne elle-même qu'elle est née à Locres – qu'elle est de Lesbos et, de nouveau, par le même Correcteur. On peut facilement voir pourquoi ce copiste a dit qu'Anytè, qu'Érinna et que Nossis sont originaires de

poétesse était sous les yeux du copiste ; on est convaincu, aux alentours de l'an 1000<sup>51</sup>, que les poétesse viennent principalement de Lesbos, comme Sappho ; donc Anytè, Mélinnô, Érinna et Nossis sont logiquement de Mitylène. L'hypothèse des commentateurs modernes est tout à fait valable, puisque les exemples de ce type de lecture genrée sont nombreux dans l'histoire. Cependant, elle est à interroger non pas sous un angle historique ou philologique mais dans une perspective culturelle. En effet, les philologues, imbus de l'idée que les femmes poètes devaient faire référence les unes aux autres dans leurs vers et que les commentateurs anciens devaient toujours avoir leur sexe à l'esprit, ont rapidement surinterprété les sources. Il arrive que l'origine d'un épigrammatiste de sexe masculin soit considérée comme fautive par la postérité, mais, dans ces cas-là, on remarque simplement l'erreur et on la corrige<sup>52</sup>. Les commentateurs cèdent peut-être à une interprétation trop belle pour être omise. À la suite de Camillo Neri, j'ai montré dans ma thèse à quel point les philologues et commentateurs ont pu réécrire des textes ou l'histoire à cause d'une lecture biaisée par leur focalisation sur le sexe de l'auteur, quand il s'agit d'une

femme<sup>53</sup>. Quoi qu'il en soit – surinterprétation des commentateurs modernes ou du copiste du Palatinus – la reconstruction mythifiante pointe donc sous le vernis de la transcription supposée de la réalité, quelle que soit la période de réception des poétesse<sup>54</sup>.

Lesbos s'étend par contagion aux autres poétesse : la spécificité originelle des poétesse s'inscrit finalement dans une géographie reconstituée, symbolique. Si aux origines, à l'époque des premières d'entre elles (Sappho, Praxilla...), les poétesse ne semblent pas constituer un élément étranger à proprement parler, à mesure que le temps passe, elles glissent de la figure paradoxale à la figure marginale dans la littérature grecque, non pas en fonction de leurs origines (quoiqu'on s'efforce de les concentrer sur Lesbos) mais en raison de leur sexe. La spécificité initiale se développe et conditionne *in fine* la perception des poétesse comme des auteurs placés à l'Orient du monde grec. Les poétesse sont toutes des Sappho, donc des Lesbiennes. Mon hypothèse est que ce déplacement n'est pas lié aux préjugés sur la sexualité des Orientales, ou pas majoritairement. La réception, gênée par ces figures exceptionnelles, les met définitivement à l'écart en créant une double altérité ou en croyant la constater : elles sont femmes et elles sont orientales – comme les Amazones, femmes

l'île de Lesbos : Sappho y a vécu une grande partie de sa vie et a formé beaucoup de disciples. C'est pourquoi cette île semble être une pépinière de poétesse, pour ainsi dire. Les auteurs grecs, à chaque fois qu'ils ignorent la patrie d'une poétesse, en font une concitoyenne de Sappho. De même Tatién, comme le Correcteur, appelle Érinna "lesbienne" et Stobée, en faisant référence à l'*Ode à Rome* de Mélinnô, attribue à nouveau à cette poétesse cette même île pour patrie » (notre trad.). N. B. : à mes yeux, Tatién n'agit justement pas comme le lemmatiste *l*. Les interprétations des commentateurs cités ci-dessus me semblent manquer de perspective chronologique parce qu'elles s'attachent essentiellement à la symbolique, à une problématique de genre conçue comme abstraite et répétitive. De plus, on sait aujourd'hui que Sappho n'aurait jamais pu être physiquement la « maîtresse d'école » d'Érinna, sa cadette de plusieurs siècles (pour reprendre le titre de l'article de H. N. PARKER, « Sappho schoolmistress », *Transactions of the American philological association* 123, 1993, p. 309-351). H. N. Parker estime qu'il n'y a aucune preuve inébranlable qui prouve que Sappho ait dirigé une sorte d'école de jeunes filles. P. DuBois (*Sappho is burning*, Chicago, University of Chicago Press, 1995) montre à quel point l'image a plu à l'époque victorienne, si bien qu'elle a particulièrement pris consistance à cette époque. Les commentateurs modernes que je cite sont sans doute influencés par l'image de « Sappho schoolmistress ».

51. Les attributions d'une origine lesbienne à Anytè, à Nossis et à Érinna sont toutes le fait d'un seul copiste – l'un des plus récents – le lemmatiste (*l*), seconde main du Palatinus (achevé vers 980).

52. Comme dans le cas des deux Antipater de l'épigramme AG VII 493.

53. Deux exemples sont signifiants à cet égard, l'un concernant la réécriture d'un texte, l'autre celle de l'histoire. Le premier exemple est la réécriture d'un poème de Properce (*Élégies*, texte établi et trad. par D. PAGANELLI [Collection des universités de France], Paris, Les Belles Lettres, 1947, élégie II, 3 v. 21 *sq.*, p. 111). En 1482, Antonio Volsco croit voir le nom d'Érinna là où l'on s'accorde à lire plutôt « *quae quivis* » aujourd'hui : « *et sua cum antiquae committit scripta Corinnae / Carminaque Erinnae non putat aequa suis* », « Ses écrits l'emportent en grâce sur ceux de Corinne elle-même, et la célèbre Eryinna n'oserait rivaliser avec elle de poésie. », *Élégies de Properce*, trad. J. GENOUILLE, Paris, Panckoucke, 1834. La postérité de cette lecture est immense et très longue dans le temps, alors que peu de choses l'étaient, si ce n'est la tentation du parallèle entre deux poétesse grecques. Le deuxième exemple est la dépossession et la disparition de Mélinnô : elle a écrit une *Ode à Rome* qu'on a longtemps attribuée à Érinna « de Lesbos ». Or, comme on pensait qu'Érinna avait été une compagne de Sappho et qu'elle venait de Lesbos, il ne pouvait s'agir d'un éloge de Rome. Le titre a donc été traduit par *Ode à la Force* pendant de longs siècles. Mélinnô est complètement évacuée de la plupart des ouvrages jusqu'à une date relativement récente, alors que son nom apparaît seul chez Stobée ainsi que chez Photius, seuls auteurs à noter son nom et son œuvre.

54. Bien sûr, des lectures non genrées ont lieu. Les deux se côtoient.

et barbares à la fois <sup>55</sup>. Elles partagent un autre point commun avec les Amazones : elles se présentent parfois comme des figures masculines. Martial <sup>56</sup>, dans l'épigramme citée plus haut, décrit Philaenis comme un homme, dont elle prend le rôle de la façon la plus caricaturale qui soit – satire oblige. En dehors de corpus aussi tranchés, les créatrices ont souvent une *persona* virile dont il conviendrait de mesurer le systématisme et l'importance <sup>57</sup>. Sappho elle-même est élogieusement nommée « *mascula Sappho* » par Horace. Athéna, déesse armée et souvent décrite sous des traits virils, semble parfois être la patronne des poétesses, puisqu'elle est nommée, seule déesse avec les Muses, dans l'épigramme AG IX 26 d'Antipater de Thessalonique – Corinne chante son bouclier, ce qui présente Athéna sous sa caractéristique la moins féminine. Inversement, les hommes d'Asie Mineure sont souvent considérés comme efféminés mais très intelligents (voire retors) par les Grecs d'Occident puis, surtout, par les Romains <sup>58</sup>. On peut penser que cette conception, accentuée au fil du temps, influence la réception tardive des poétesses grecques, d'où leur « étrangement » progressif : les troubles du genre sont à l'Est. On en vint peut-être à penser que l'Orient procurait l'espace et le climat nécessaire aux femmes pour qu'elles deviennent poétesses de génie, alors que jusqu'à une certaine époque (II<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, il est malheureusement impossible de trancher étant donné l'état lacunaire des sources), l'origine lesbienne n'était que symbolique, fortement liée à Sappho.

## ■ BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

- BOEHRINGER S., *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2007.
- CALAME C., « La poésie de Sappho aux prises avec le genre : polyphonie, pragmatique et rituel (à propos du fr. 58 b) », *EuGeStA* 2, 2012, p. 1-24.
- DEJEAN J., *Sappho : les fictions du désir 1546-1937*, Paris, Hachette, 1994.
- EAD., « Sappho », article en ligne sur le site de la SIEFAR (Société internationale pour l'étude des femmes de l'Ancien Régime), dans « Femmes antiques et légendaires », dans *Dictionnaire des femmes de l'ancienne France*, 2013 [<http://www.siefar.org/dictionnaire/fr/Sappho>].
- KISSEL M., « À la recherche des femmes... philosophes : la femme philosophe, une espèce disparue ? », communication proposée lors de la cinquième journée de l'Antiquité (25 avril 2007), Université de la Réunion, en ligne sur [http://tice2.univ-reunion.fr/webdocs/crlhoi-docs/crlhoi/document/communication\\_a\\_la\\_recherche\\_des\\_femmes\\_philosophes\\_la\\_femme\\_philosophes\\_une\\_espece\\_disparue\\_a\\_la\\_recherche\\_des\\_femmes.pdf](http://tice2.univ-reunion.fr/webdocs/crlhoi-docs/crlhoi/document/communication_a_la_recherche_des_femmes_philosophes_la_femme_philosophes_une_espece_disparue_a_la_recherche_des_femmes.pdf).
- LORAU N., « Aspasia, l'étrangère, l'intellectuelle », *Clio : histoire, femmes et sociétés* 13, 2001, p. 17-42.
- Reading Sappho : contemporary approaches*, ed. by E. GREENE, Berkeley, University of California Press, 1996.
- Re-reading Sappho : reception and transmission*, ed. by E. GREENE, Berkeley, University of California Press, 1996.

55. Cf. article de F. LISSARAGUE, « Femmes au figuré », dans *Histoire des femmes en Occident. 1, L'Antiquité*, sous la dir. de P. SCHMITT-PANTEL, Paris, 1991, p. 203-301, plus particulièrement le chapitre « Modèles mythiques – Ménades, Thraces, Amazones », p. 293-301. Je lui emprunte l'expression « double altérité ».

56. Martial, *Épigrammes* VII, 67 (*supra*, n. 34).

57. Ceci ferait l'objet d'une autre étude.

58. Voir *The invention of racism* (*supra*, n. 2).